

sentiellement chronique, cette dernière altération s'annonce dès longtemps par une modification plus ou moins profonde des fonctions cérébrales; en outre, la pâleur et la consistance du tissu hypertrophié, l'anémie et la sécheresse des méninges lui donnent un aspect tout particulier (1).

Conclusions.

1° Il est une maladie caractérisée anatomiquement par la rougeur et la tuméfaction des circonvolutions cérébrales dans une grande étendue, avec ramollissement superficiel de la substance grise, et adhérences des méninges; pathologiquement par des symptômes apoplectiques graves, tout à fait semblables à ceux d'une hémorrhagie cérébrale, et en particulier d'une hémorrhagie ventriculaire.

2° Cette maladie ne paraît être autre chose qu'un premier degré d'encéphalite.

3° Cette assertion s'appuie sur l'étude des lésions

(1) Calmeil. Dict. de méd. Art. Encéphale.—Andral. Loco cit. T. V.—Dance. Rép. gén. d'Anat. et de Physiol. T. V. 2^e part.—Delaberge et Monneret. Comp. de méd. prat. T. II, p. 172.

anatomiques dont la réunion caractérise manifestement une inflammation.

4° La forme des symptômes n'est pas en contradiction avec cette interprétation des lésions anatomiques, et le rapport qui les unit peut être facilement saisi.

5° La lésion la plus constante, la plus générale, la lésion essentielle et certainement primitive, est la congestion. Or la maladie débute précisément comme cette forme de congestion cérébrale à laquelle on a donné le nom de coup de sang.

6° Le ramollissement et les adhérences des méninges, éléments inflammatoires de la maladie, se développent consécutivement à la congestion; car, toujours peu prononcés, ils manquent quelquefois, et n'occupent souvent qu'une partie des points congestionnés.

7° S'ils ne s'accompagnent pas de symptômes inflammatoires, c'est que la compression du cerveau, suite de la tuméfaction des circonvolutions, s'oppose au développement de ces derniers.

8° Ce qui le prouve c'est que dans des cas où l'on a trouvé une altération toute semblable, mais peu étendue, et par conséquent ne produisant pas une compression générale, on a presque toujours observé des symptômes de méningo-céphalite, qui ne laissent pas de doute sur la nature de la maladie.

ARCHIVES DE LA MÉDECINE

HOMŒOPATHIQUE.

SEPTEMBRE 1838.

Des maladies consécutives à la répercussion de la gale; par le professeur J.-H.-F. AUTENRIETH, à Tubingue.

(SUITE.)

Il est une autre maladie de la peau moins contagieuse aujourd'hui et en général moins commune, qui, suivant le degré d'intensité, prend des formes plus variées encore que la véritable gale; ressemble dans le moyen degré à la petite gale sèche des personnes âgées, mais démange moins, et dans aucun âge, autant que j'ai pu m'en convaincre, ne forme de pustules en suppuration et dans l'âge même où la vraie gale attaque particulièrement les mains et les doigts, laisse plus facilement ces parties hors d'atteinte et se répand plus par tout le corps et au commencement des extrémités; disparaît enfin facilement d'elle-même durant l'été pour revenir, sans nouvelle contagion, l'hiver, particulièrement vers le printemps. Tandis que la véritable gale une fois guérie et non rentrée ne reparait jamais sans une nouvelle contagion, et ne revient que par l'usage de vêtements usés et malpropres; celle-là forme parfois des taches avec croûtes épaisses; elle attaque plutôt que la véritable gale le reste de la constitution et frappe le malade de pâleur et se joint encore à d'autres maux. Cette gale sèche, qui chez nous a la même forme que la véritable gale, et que l'on appelle petite gale, est la *scabies ferina* des anciens auteurs, la gale scorbutique des modernes; et elle est d'origine lépreuse. Schopff (V. Journal de la médecine pratique de Hufeland, t. 13, art. 2, p. 41) a montré que l'expression gale scorbutique est un non sens, et qu'au contraire la gale disparaît dès qu'il y a scorbut. Tous les signes qui précèdent les ravages de la syphilis et de la lèpre, maladies si redoutables en Europe, n'ont pas encore disparu et l'on pourrait fort bien, quoique les cas soient rares, arriver à cette herpes à croûte épaisse et en dernier lieu à cette sorte de petite gale sèche, en traçant un tableau des maladies de la peau depuis l'*elephantiasis* et la *lepra Græcorum* jusqu'à la *tinea capitis* contagieuse, mais ce n'est pas ici le lieu de nous occuper de ce miasme indomptable pour lequel il n'y a point de spécifique comme pour le virus syphilitique et le virus psorique, ou de considérer plus amplement les diverses autres maladies de la peau de ce genre qui ne sont pas contagieuses. Nous n'avons ici à traiter que du virus de la vraie gale. Au reste j'ai vu le plus souvent la gale rentrée unie au virus de la blennor-

rhagie rentrée donner des formes de maladies presque incurables. Il en sera question ailleurs.

Quand Guldener de Lobes (Observations sur la gale recueillies dans la maison de correction à Prague) donne pour indices caractéristiques de la véritable gale: « Qu'elle n'est produite que par contagion, » n'éclate qu'insensiblement, se communique de nouveau et ne rend malade que la peau sans attaquer en rien le reste du corps. » Le crusta serpiginosa des petits enfants, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, fait une exception en égard à la santé du reste de la constitution. En effet, pour les enfants après la seconde dentition, les maisons publiques où beaucoup d'entre eux vivent dans la malpropreté et dans une atmosphère corrompue, nous montrent que la gale entretenant l'activité de la peau est favorable à la santé, tandis que dans les mêmes circonstances toute éruption d'origine lépreuse ou unie à une maladie scrofuleuse attaque d'autant plus vite toute la constitution du malheureux enfant. Ainsi, la véritable gale est, jusque dans l'âge avancé, une hideuse malpropreté plutôt qu'une maladie, et ne redevient maladie qu'à cet âge comme chez les enfants, par l'interruption du sommeil et par l'empêchement qu'elle met aux fonctions de la peau. Mais, d'un autre côté, l'âge moyen ou celui qui suit de près la période de la virilité est celui où la guérison imprudente de cette éruption de la peau a les suites les plus terribles, et malheureusement chez nous quand les enfants de cet âge entrent en apprentissage chez un ouvrier on les guérit d'abord bien vite de la gale, à l'aide de pommades, et cet empressement inconsidéré leur ruine trop souvent la santé pour le reste de leurs jours; ou bien si ce sont de jeunes filles, on a recours à l'onguent de soufre pour leur faire passer la gale avant sa confirmation, et elles arrivent malades à l'époque du développement menstruel. La peau tendre des enfants dans leur jeune âge, la fréquente transpiration qu'occasionne leur vie agitée, le retour facile de la gale par une nouvelle contagion, voilà probablement pourquoi on peut encore impunément employer des onguents pour les guérir de la gale et même les abandonner aux soins imprudents des bonnes femmes; et moi-même, abstraction faite de la gêne passagère de la respiration, j'ai rarement vu, à cet âge, quelques traces de ce nombre infini de maladies, qui à la suite de ces sortes de cures se manifestent dans l'âge suivant. De là vient la sécurité illusoire de presque tous les médecins attachés aux hospices des or-

phelins, qui, parce qu'ils emploient sans danger les onguents dans le traitement de leurs enfants, ne songent pas aux grands changements qu'amène la puberté, et se fondent sur cette expérience incomplète pour régler le traitement de la gale pour tous les âges et tous les régimes. Ainsi Justi, médecin d'un institut à Annaberg où sont réunis 500 enfants, quand même il n'eût pas traité la gale par des bains, qui ne la font pas rentrer, mais en employant des onguents propres à répercuter cette maladie, aurait fort bien pu (Nouveau magasin de Baldinger, t. 10, art. 5, et t. 11, art. 5) nous assurer sur son âme et conscience qu'il a traité 200 enfants et plus de la gale par des remèdes extérieurs sans que jamais il en soit résulté le moindre inconvénient; et cependant, cette assertion toute vraie qu'elle serait ne prouverait rien contre les suites funestes que l'emploi imprudent des pommades attire aux hommes dans l'âge viril, qui mènent une vie sédentaire. Les soldats font évidemment une seconde exception au danger attaché au traitement imprudent de la gale à l'extérieur. Toujours en mouvement comme les enfants, quand ils sont au service, leur peau familiarisée avec toutes les impressions de la rude atmosphère n'est plus un organe intimement lié avec le reste du corps comme chez l'ouvrier sédentaire ou même chez le savant, qui enfermé dans son cabinet, semblable à une plante privée de jour, pâlit et s'affaiblit de plus en plus. C'est par cette raison que dans les temps modernes les médecins des armées ont recommandé si hardiment pour la gale le traitement extérieur. C'est par cette raison encore que Jasser (voy. Mélanges de chirurgie de Schmucker, III^e part., obs. 10) a pu assurer qu'aucun de ses nombreux galeux, dont plusieurs ne se bornaient pas à frictionner un seul endroit, n'a pas éprouvé le moindre des accidents qui pour l'ordinaire surviennent à la suite des gales rentrées. Michélin (Journal de Hufeland, t. III, art. I, p. 187) s'étonne de ce qu'à Harbourg, en 1796, la gale même ordinaire, en la faisant passer, produit des suites plus funestes et surtout pour la poitrine (et en partie de fortes expectorations de pus mélangé de sang, de violentes fièvres consomptives, même des transpirations, des diarrhées avec coliques) qu'il n'en a jamais vu aux armées où souvent 5-500 galeux ont été guéris par l'emploi exclusif d'onguent de soufre sans qu'on ait remarqué le moindre inconvénient pour aucun d'eux. Il est moins surprenant que Schopff (dans l'ouvrage cité) qui au lieu d'onguent de soufre, appliquait à l'extérieur de la dissolution de sublimé ait guéri des soldats de la gale sans suite fâcheuse; et cependant il est un cas où l'éruption de la peau guérie par l'onguent employé contre la gale fit renaître une fièvre intermittente. Malheur au malade dont le médecin applique à la vie bourgeoise le traitement de la gale par les onguents soufrés, remède que l'on peut employer hardiment dans les camps! D'ailleurs l'état de soldat n'est pas encore une garantie absolue et il y a aussi à considérer la grande variété des constitutions. Je traite en ce moment même un soldat rentré qui après avoir été guéri de la gale par des pommades a eu la poitrine attaquée et s'est senti une faiblesse générale accompagnée de tremblement et de crampes partielles. Le docteur Weise (Nouveau mag. de Baldinger, t. 18, art. 5)

cite aussi un exemple remarquable des suites d'une gale répercutée par l'emploi de remèdes métalliques dans la personne d'un dragon en service actif: le malade ne se rétablit qu'après la réapparition de la gale sur la peau. Il est vrai que Pringle ordonnait à ses soldats dans la maturité de l'âge de se frictionner à la fois les quatre membres. Mais sans nous arrêter à la facilité pour ceux qui retombaient malades de regagner la gale dans les ambulances, il aurait peut-être, en suivant une méthode plus prudente, pu se dispenser de consacrer un chapitre à part à la pulmonie, considérée comme maladie particulière aux armées, et d'en attribuer le caractère incurable à la privation de l'exercice à cheval, et de lait d'ânesse dans les ambulances.

Bien que le traitement de la gale par des pommades offre moins de danger chez les enfants que chez les jeunes gens, la rentrée d'éruptions chroniques de la peau n'offre cependant pas une sécurité absolue à leur égard. J'ai déjà fait mention dans la première partie de cet ouvrage d'une petite fille qui après une gale imprudemment guérie eut un anasarque. Je citerai plus bas un autre cas où, par la même cause, un petit garçon fut frappé de paralysie aux extrémités inférieures. Et la respiration étroite, l'oppression sur le cœur, comme on dit vulgairement, est le moindre inconvénient qui puisse résulter, pour les enfants, de cette manière de traiter la gale.

Une petite fille de six ans, d'une santé florissante, perdit toute sa gaieté et toute sa fraîcheur après qu'on lui eut fait partir, au moyen de pommades, l'éruption qui se fait ordinairement à la tête des enfants. Au bout d'un an elle eut un hydrocéphale incurable qui bientôt la précipita dans la tombe. La méthode curative ordinairement si efficace pour l'hydrocéphalie aiguë et spontanée n'a pu sauver cette enfant. Je connais une autre petite fille, d'une santé parfaite en apparence, à qui on venait de faire passer une éruption de la peau, et qui tomba tout à coup, sans la moindre cause extérieure, dans des convulsions qui ne discontinuèrent pas jusqu'à sa mort. Ses frères et sœurs eurent des attaques convulsives isolées après avoir été traités de même dans un autre temps. J'ai vu aussi un petit garçon de 9 ans tomber, sans aucune cause apparente, dans des convulsions qui au troisième jour finirent par la mort. Ces convulsions qui frappent soudain les enfants semblant jouir de la meilleure santé, et qui sont accompagnées de perte de connaissance, de chaleur ardente à la peau, parfois compliquées avec des pétéchiés qui guérissent promptement et sont suivies d'un calme apparent, amènent une mort douce; ces convulsions peuvent, à mon avis, être toujours attribuées, non sans raison, au traitement des éruptions par des pommades, que ces éruptions se montrent au cuir chevelu ou au menton, sièges qu'elles affectent particulièrement dans l'enfance. La dentition seule produit parfois les mêmes phénomènes.

Si l'emploi des pommades est éminemment dangereux pour la plupart des personnes formées qui ont à vaquer aux devoirs ordinaires de la vie civile, et que cependant la véritable gale ne puisse être guérie que par des remèdes extérieurs; si s'ensuit que le spécifique contre la gale, le soufre, ne doit être appliqué que sous une forme irritante, non affaiblissante, ou en d'autres termes que le seul trai-

tement sûr de la gale consiste à favoriser simultanément l'activité et le travail de la peau; une pustule galeuse, guérie en quelque sorte, ne donnera certainement pas lieu à un retour de virus galeux. Mais il faudra alors avoir soin qu'une trop grande irritation de la peau n'entraîne après elle une asthénie indirecte. Depuis plus de dix ans que je soigne les établissements cliniques de notre ville, je me suis toujours le mieux trouvé du traitement qui suit. Afin que les pustules galeuses encore cachées sous la peau se lèvent promptement et murissent, je fais passer rapidement pendant quelques jours, et environ de quatre heures en quatre heures, une éponge trempée dans de l'eau fort chaude sur toutes les parties galeuses; cette opération fait surgir les pustules. Alors je fais prendre un bain de foie de soufre et d'eau; prenant du premier 8 parties pour 20 du second, suivant la différence de l'âge, et la fais appliquer plusieurs fois par jour sur une seule partie, puis sur une seconde quand la première est guérie. Par exemple, d'abord le bras droit et la main, puis le bras gauche, ensuite les deux extrémités l'une après l'autre, et en dernier lieu la poitrine et le reste du corps. Les pustules galeuses prennent une teinte noirâtre, dessèchent et semblent comme brûlées par un caustique. La douleur se borne à une forte démangeaison, l'odeur seule de la lessive est désagréable, mais on l'enlève facilement en lavant le corps, cependant il faut toujours différer de quelques minutes et laisser à la dissolution de foie de soufre le temps de faire son effet sur la peau. Au bout de 13 à 18 jours on a enlevé sans danger par ce procédé la gale la plus intense. Mais il est essentiel qu'à la fin de la cure tous les vêtements que le malade a portés pendant la gale soient passés à l'eau bouillante, et qu'on change le coucher, sans quoi il la regagnerait bientôt. Je n'ai vu qu'un seul sur plusieurs centaines de malades qui, pour avoir été lavé par trop souvent avec la dissolution de foie de soufre, eut passagèrement la respiration gênée. Quelques-uns dans le nombre ont peut-être employé l'onguent de Jasser; mais j'en ai vu beaucoup qui ne retirèrent aucun fruit de cet onguent et se trouvèrent parfaitement bien de ce bain; je n'en vis jamais plusieurs sur cent retirer quelques avantages de ce traitement, et je me suis souvent trouvé avec des médecins qui n'avaient pas obtenu le moindre avantage en suivant cette méthode.

Je suis persuadé que dans les cas les plus communs on peut employer sans le moindre danger le bain de Schopff (V. plus haut) composé d'un à trois grains de sublimé sur une once d'eau distillée, en y ajoutant à volonté un peu d'essence de lavande; mais je ne le proposerais pas comme règle générale parce que l'expérience a prouvé que la peau peut absorber le sublimé et que le mercure reçu dans l'intérieur du corps exerce une action bien autrement sensible sur la constitution que le soufre. Keup dont je puis confirmer les observations à cet égard par ma propre expérience, a effectivement reconnu que l'emploi du bain de Hoffman composé de 20 grains de sublimé délayés dans huit onces d'eau produisait souvent chez les galeux de la salivation (V. Nouveau magasin de Baldinger, t. VIII, art. 6). Au reste ce n'était certainement pas non plus la théorie de Justi

(dans l'ouvrage précité), mais la forme aqueuse et irritante sous laquelle il employait une mixture de chaux, d'ammoniaque et de foie de soufre jointe à du sublimé corrosif, qui fut cause qu'il ne remarqua jamais, même dans les personnes d'un âge mûr, de suites de gale rentrée; mais son bain est trop bizarre sous le rapport chimique et d'une complication sans but. J'ai aussi vu la gale guérir sans danger, mais avec une lenteur excessive, en se frottant avec des fleurs de soufre et de l'eau. Quand je croyais devoir agir avec plus de circonspection en raison de la mollesse ou de l'inactivité de la peau, je faisais prendre simultanément au commencement du traitement extérieur décrit plus haut, des fleurs de soufre ou du foie de soufre talqué à l'intérieur. Mais je ne puis assez prémunir les malades d'une erreur encore généralement répandue dans nos contrées, où l'on croit pouvoir employer sans nul inconvénient les onguents, pourvu qu'au préalable on ait pris à l'intérieur des remèdes purgatifs. Ce préjugé coûte encore la vie à bien des personnes qui même ne sont pas disposées à vouloir se délivrer de la gale à tout prix; il est d'autant plus pernicieux qu'il est plus répandu, et plus enraciné chez les pharmaciens et les chirurgiens que chez le médecin quand il s'agit de guérir un mal d'une apparence aussi insignifiante que la gale. L'effet presque simultané des remèdes purgatifs sur le canal intestinal ne doit-il pas affaiblir plus encore l'activité de la peau et n'est-ce pas précisément cet affaiblissement, cette détérioration de l'activité cutanée qui rendent si dangereux l'emploi des pommades dans les maladies de la peau? L'emploi simultané des purgatifs et des pommades ne peut donc faire qu'un double mal. Hufeland (V. son journal, t. 14, art. 1, p. 185) a bien vu une gale, d'ailleurs opiniâtre, disparaître complètement en une nuit et ne plus revenir pour avoir par hasard employé trop violemment un drastique.

Il est de la plus haute importance pour le médecin praticien de se rappeler l'obstination inconcevable de la plupart des personnes atteintes des suites de la gale à nier qu'elles ont jamais été galeuses et qu'elles aient fait passer l'éruption par des pommades, quand même l'un et l'autre sont vrais et qu'elles finissent par en convenir. J'ai eu à traiter des familles dont tous les individus avaient été atteints et avaient eu communément recours aux onguents; et cependant les uns niaient avec les plus fortes protestations ce que les autres racontaient fort minutieusement. Je vois journellement des hommes dont les mains portent encore des traces évidentes de gale, et qui prétendent n'avoir jamais eu la moindre éruption, la moindre démangeaison. Ce mensonge, qui trop souvent induit le médecin en erreur et coûte la vie au malade, provient d'une honte ridicule ou de la crainte de voir provoquer de nouveau une éruption que dans l'intérêt de leur profession ou de leur industrie, ils ont fait partir le plus promptement possible. Il est donc important de connaître exactement les signes caractéristiques des diverses maladies qui naissent à la suite de la gale. Il m'est souvent arrivé, après m'être convaincu de la nature du mal chronique, d'arracher au malade que je voyais pour la première fois un aveu sincère par cette seule question inopinée: depuis quand il avait

fait partir la gale par des onguents? En faisant comprendre au malade toutes les suites qui le menacent on le dispose à subir une nouvelle éruption.

Les abcès galeux qui naissent aux jambes dans la région des phalanges forment en quelque sorte la transition de la gale primitive aux maladies subséquentes qui doivent être attribuées au déplacement de son produit pathologique sur d'autres organes. Ces abcès se présentent fréquemment chez des hommes que leur profession force à se tenir longtemps sur les jambes ou sur les pieds dans un endroit humide, tels que les imprimeurs, les tisserands. C'est lorsque la gale a souvent duré plusieurs années, quand cette longue durée a comme épuisé la susceptibilité de la peau que la gale se dessèche spontanément ou se passe entièrement après l'emploi de bains fréquents dans l'eau courante, c'est alors que naissent ces abcès galeux. Nous en avons cependant aussi trouvé parfois quand la gale primitive avait depuis longtemps disparu de la peau, et que par son déplacement, la poitrine avait commencé à souffrir; mais dans ces cas le mal de poitrine cessait de lui-même et la respiration redevenait entièrement libre. Les abcès galeux commencent par de grosses pustules isolées qui, contre l'ordinaire des pustules galeuses présentent d'abord une assez forte inflammation, causent de la douleur, mais suppurent peu au sommet. Le pied enflé en même temps et devient plus ou moins œdémateux. J'ai souvent vu ces pustules sur le dos du pied; mais ce n'est qu'au-dessus des phalanges que je les ai vues passer en abcès galeux, une seule fois j'ai vu un petit abcès galeux au talon. Les abcès eux-mêmes se forment insensiblement, et leur surface n'allant pas plus profondément que la superficie de la peau, ils sont douloureux et garnis de bords durs, ils ne causent bientôt plus de douleur bien marquée, mais les bords sont encore un peu rudes et l'entour bleuâtre, brun et peu enflammé, n'a point des veines singulièrement variqueuses. Ce qui les caractérise est qu'il se montre toujours dans leur circuit plusieurs pustules galeuses comme incrustées dans la peau et pleines de pus aqueux. Ces pustules s'ouvrent, forment de petits abcès qui grossissent, rongent la peau qui se trouve entre eux et l'abcès principal et grossissent de la sorte ce dernier en se fondant avec lui. Ces abcès attaquent parfois le gras de la main, souvent même en partie les doigts. Dans les cas les plus graves ils couvrent la cuisse jusqu'au genou, quoique par un traitement modéré leur pus paraisse assez naturel, mais toujours un peu aqueux. On ne les guérit cependant pas sans employer les remèdes qui détruisent le miasme galeux. J'ai vu chez un tisserand, âgé de 25 ans, qui six ans auparavant avait eu la gale et l'avait enfin perdue par l'emploi extérieur et intérieur de *radix enulæ*, un petit abcès insignifiant de cette sorte résister obstinément à tous les essais de guérison et ne céder enfin qu'à l'application d'une dissolution aqueuse de foie de soufre qui ferma l'abcès presque de la nuit au lendemain. Pour les gros abcès de cette sorte, il faut que le pied soit tenu dans une position horizontale, qu'on l'enveloppe et qu'on lui donne du repos comme pour tous les gros abcès du pied. Mais il faut en outre l'emploi extérieur et intérieur du soufre; j'ai fait

prendre avec succès à l'intérieur le soufre fondu avec de la magnésie caustique à fortes doses que nous déterminerons plus bas, y joignant parfois de la viola tricoloris; et à l'extérieur la dissolution de foie de soufre mêlée dans l'eau dans la proportion de 50 à 40 ou encore plus fort. Les remèdes hyperoxydés m'ont aussi fort bien servi, par exemple une faible dissolution de sublimé-corrosif avec une mixture aqueuse de manganèse noir uni au muriate de soude. On sait que les remèdes hyperoxydés qui semblent agir sur les corps hyperoxydés détruisent le miasme galeux. Quand toutes les traces des petites pustules autour d'un tel abcès ont disparu et qu'il ne s'en forme plus de nouvelles, on guérit ces gros abcès comme tous les autres abcès asthéniques. Quelques cas nous ont fait remarquer que lorsque le malade se traitait lui-même avec des pomades soufrées, les grosses pustules isolées et enflammées qui forment le commencement de l'abcès, il les faisait ainsi promptement disparaître. L'œdème du pied continuait, et cédait difficilement à la pression du doigt et se rapprochait de l'*œdema scirrhusum*, qui est un symptôme du principe lépreux.

Il était fort difficile, et encore n'y parvenait-on qu'incomplètement, de diffuser une semblable tumeur à un pied enflé de la sorte par la provocation d'éruption cutanée artificielle, par la constante chaleur du lit et par de longs bandages. Deux autres cas de ma clinique ont montré que des abcès nés de cette sorte, guéris promptement d'eux-mêmes par l'emploi d'onguents, ont eu pour suite quelques attaques épileptiques suivies de cette paralysie incurable des extrémités inférieures, qui presque toujours a pour cause la gale répercutée par des pomades et n'est que trop commune parmi le peuple.

Les abcès galeux sont souvent un remède inappréciable donné par la nature pour guérir les maladies provenant de la gale et qui sans eux seraient incurables. Mais lorsque les membranes muqueuses, organes supplémentaires de la peau, engendrent de petits abcès semblables aux pustules galeuses où les membranes sereuses sont en même temps attaquées, les suites de la gale sont bien autrement importantes. Les faits suivants recueillis par l'autopsie sur des personnes mortes de phthisie survenue à la suite de la gale, démontrent l'activité de la membrane pulmonaire; car la gale n'attaque pas seulement les membranes sereuses du canal intestinal, et ils prouvent l'existence d'une phthisie galeuse particulière.

L'autopsie d'un homme d'une vingtaine d'années, mort d'une phthisie galeuse me donna en 1802 l'occasion de faire remarquer à mes auditeurs l'espèce particulière de phthisie, qui arrive à la suite d'une gale imprudemment guérie par des pomades. Le malheureux avait exercé la profession de tisserand, profession qui avec celle de tailleur sont le plus exposées aux maladies qui font le sujet de cette dissertation. Il mourut dans un tel état de consommation que l'épiderme était si mince et si mou qu'à peine on pouvait y passer l'aiguille pour coudre le cadavre. La masse du sang était consumée au point que le cadavre semblait plein d'eau. On ne voyait plus sur sa peau aucune trace de gale. Dans la dernière période de la maladie on remarquait surtout la quantité de

matière aqueuse que le malade jetait, et qu'en dernier lieu il n'avait plus la force de rendre. L'ouverture de son cadavre (et j'emprunte ces détails à la dissertation inaugurale du premier cahier,) montre la surface du foie et de la rate parsemées de petites pustules de lymph blanc caillé; la partie supérieure du cœur, de même que la partie extérieure du péricarde, étaient couvertes de pustules plus grandes se fondant ensemble enflammées et n'ayant plus de commun épiderme, un pus lymphatique, qui semblait des grains de fromage mou, s'étendait sur la surface du cœur et sur la partie extérieure du péricarde, qui en outre contenait encore une quantité extraordinaire de liquide. Dans la substance des poumons il y avait beaucoup de petits grains tendres semblables aux pustules dont la surface du foie était parsemée. Dans le poumon droit, le nombre, la grosseur, mais aussi la dureté de ces petits grains devenaient plus remarquables à mesure qu'on en examinait la substance plus près de la partie supérieure du poumon. Ceux du haut montraient peu à peu du pus au milieu d'eux et ils se perdaient enfin à la pointe du poumon dans une très-grosse cavité rongée qui renfermait le même sérum en suppuration que la cavité du péricarde. Dans le premier cahier de ce journal, on a décrit une seconde autopsie d'un homme de 27 ans, mort victime de la phthisie galeuse et des maladies épidémiques qui régnaient alors, et l'on a rapporté que le mésentère de l'intestin grêle et la partie du péritoine qui recouvre le foie avaient offert quelques petites pustules blanches, isolées; mais que les poumons avaient des points remplis de pus jaune, et que ces points s'avançaient jusque sous la membrane sereuse pulmonaire. Qu'en général la substance des poumons était remplie de petits grains solides de couleur blanc jaunâtre et ombrés de vert, lesquels formaient, dans la moitié supérieure des poumons, des nœuds plus gros renfermant en partie de rondes cavités remplies de pus fluide un peu jaune verdâtre. J'avais alors oublié d'examiner dans ces deux cadavres la surface intérieure des poumons, mais au commencement du mois de septembre 1807, mourut à la clinique un tailleur, environ du même âge que l'homme dont je viens de parler, et je pus porter aussi mes investigations sur ce dernier objet. Une gale guérie par frictions lui avait attiré la phthisie, et il mourut après avoir parcouru toutes les phases de cette cruelle maladie. Les cavités de la bouche et du pharynx étaient saines, mais immédiatement au-dessous de la partie inférieure du gosier, toute la membrane muqueuse intérieure du larynx et des bronches était épaissie et formait de petites éminences irrégulières. Il y avait au centre, à de petites distances, des points ulcérés de couleur brun-rouge mêlé avec la couleur grise ou de nuance vert foncé.

La partie extérieure des artères offrait cette conformation jusque dans ses ramifications. La substance des poumons, même partout où on l'entamait, était rongée, en suppuration; sans former de gros abcès suppuratifs limités, elle était comme déchirée; et sa couleur était brun-rouge. La moindre ramification des artères semblait avoir subi une semblable altération, mais les parties entamées voisines semblaient en même temps s'être confondues ensemble

et de cette sorte la substance des poumons placée entre fut rongée irrégulièrement, surtout dans la partie supérieure des poumons et plus encore dans le poumon gauche que dans le poumon droit.

On voyait chez cet homme moins de pustules sur la superficie du poumon que dans les cadavres cités précédemment; le cœur et les intestins étaient sains, si ce n'est que la rate d'ailleurs saine offrait dans un endroit une épaisseur et une tache blanche à la peau extérieure et avait deux fois la grosseur ordinaire, et que de chaque côté du bas-ventre, surtout à gauche, le canal intestinal, à l'endroit où il touche à la paroi extérieure du ventre, on voyait une tache d'environ un pouce de diamètre composée d'un amas de pustules, grosses, blanches, isolées. Il y en avait de la grosseur de la tête d'une grande aiguille jusqu'à celle d'un petit pois; ils étaient placés dans la paroi du canal intestinal, et à travers les nombreux vaisseaux sanguins qui sans les couvrir les entouraient, ils donnaient à toute la partie du canal intestinal qui était en même temps un peu rétréci, une teinte brun-rouge. Le reste du canal intestinal était pâle et gonflé de vents. Ce malade avait la taille élancée, son squelette offrait le coffre pectoral terminé en haut en pointe, mais prolongé de chaque côté par une treizième côte. Il est singulier que le malade, contrairement à l'expérience habituelle d'après laquelle les hommes dont la constitution trahit des dispositions à la phthisie sont exempts de hernie ait eu une hernie du côté gauche. La hernie s'était déjà retirée depuis longtemps durant la maladie, et il ne restait plus que le sac. Le cadavre du phthisique offrait aussi un sac herniaire vide dans la région droite des aines, circonstance que nous avons oublié de mentionner. Chez le malade que nous venons de décrire ce n'est pas la pression du canal intestinal dans le sac herniaire qui produit ces taches rouges avec des pustules blanches; ce qui le prouve, c'est qu'une tache pareille se trouvait aussi du côté droit du ventre où il n'y avait pas de hernie. Durant sa maladie, ce phthisique s'était souvent plaint de douleurs et de chaleurs qui le brûlaient dans des places déterminées du jéjunum, précisément à l'endroit où l'autopsie a fait remarquer ces places changées de la paroi des intestins; il y eut parfois dans la maladie constipation et d'après le malade elle avait sa cause dans ces mêmes endroits. L'ouverture du corps nous explique facilement les douleurs dont le malade se plaignait, principalement aux artères, de même que la voix enrouée, qui chez lui précéda plus longtemps la mort que chez les autres phthisiques. Mais, chose vraiment singulière! ce malade ne s'était jamais plaint de maux de tête; il avait conservé pleine connaissance jusqu'au dernier moment, il paraissait être mort de l'épuisement ordinaire à une phthisie parfaite, et cependant on remarquait de l'eau sur la superficie du cerveau entre la peau de l'arachnoïde, une assez grande quantité d'eau dans les cavités latérales du cerveau. Du reste, le cerveau était sain. Cette singularité provient de ce que le principe de gale rentrée attaque aussi les membranes sereuses. La présence même d'une hernie chez un homme d'une constitution phthisique, ainsi que la grosseur de la rate pourraient être attribuées à l'affaiblissement des membranes sereuses